

Journée Mondiale du Migrant et du Réfugié

29 septembre 2024



## « On les appelle migrants, ce sont mes étudiants »

Anne Gruneberg-Kempf

Enseignante et auteure de FLE

**« Je suis fatigué d’être sans cesse appelé réfugiée. Je m’appelle Asma, je suis afghane et je viens reconstruire ma vie en France ».**

Qui sont ces personnes venues de pays en guerre, que je rencontre et à qui j’enseigne le français ? Ils viennent d’Afghanistan, d’Iran, du Bangladesh, du Tibet, du Népal, de Syrie, d’Ukraine, du Soudan : Samir et sa jeune femme Zahar ; Asma et son neveu Abdul ; Kamran, Nasim et sa sœur Fatou, Sayed et sa femme Ania ; Anoush, Dolma, Doria, Mamadou et sa fille. Ils ont fui leur pays, ont mis un an, deux ans, voire plus, pour arriver en France, encore des mois pour trouver une association qui les accueille. Tous veulent apprendre le français : savoir parler un français courant est le passage obligé de toute personne réfugiée pour trouver un travail, pour pouvoir naviguer avec aisance dans les méandres de l’administration française et s’adapter aux usages et à la culture française.

Asma est brune, étudiante et salariée. Toujours souriante ; elle est animée d’une volonté de réussir. Outre son enthousiasme et ses motivations, cette jeune afghane de trente ans est arrivée en France, il y a sept ans, titulaire du baccalauréat afghan. Elle a fui

son pays avec un neveu adolescent, a suivi une formation à la Sorbonne pour valider ses diplômes en même temps qu’elle prenait des cours avec moi. Elle fit des progrès fulgurants tant elle travaillait. Lors du confinement je l’ai aidée à préparer le diplôme d’aide-soignante. C’est à partir de ce moment-là qu’est née une profonde amitié. *« Pendant les cours, les profs parlaient très vite et ne tenaient pas compte des non-francophones. Moi je devais aussi m’occuper de mon neveu et je travaillais de nuit au centre de rétention de Roissy en tant que médiatrice ».* Étudier, travailler de nuit et les week-ends, faire 3 heures de transport par jour, Asma a tout fait. Elle passera des vacances dans notre maison de campagne, pour dormir et encore dormir et engager de nouvelles démarches : faire venir sa sœur et ses trois autres neveux. Après une bataille administrative de 18 mois, la famille sera enfin réunie.

Tous ne réussissent pas comme Asma. Les obstacles sont nombreux.

Une première difficulté relève de l’apprentissage de l’écrit. Or, toute formation diplômante est basée à 90 ou 95 % sur l’écrit. Certains arrivent sans bagage

Journée Mondiale du Migrant et du Réfugié – 29 septembre 2024

Service National Mission et Migrations

58, avenue de Breteuil, 75007 Paris - Tél. 01 72 36 69 47 - [missionetmigrations@cef.fr](mailto:missionetmigrations@cef.fr)

scolaire et il faut qu'ils apprennent à apprendre, puis à apprendre aussi bien l'oral que l'écrit.

Une seconde vient des contraintes du quotidien. Certains travaillent beaucoup, l'un est carreleur-plaquistes sur des chantiers dans Paris tout en habitant à Creil, l'autre est boucher et fait 3 heures de transport par jour. Comment alors étudier le soir ? Un demandeur d'asile a plus de disponibilité mais est plus angoissé ; un réfugié est souvent à bout et épuisé.

Une troisième difficulté vient de la nécessité de maîtriser un français correct. Certains sont là depuis longtemps mais ont acquis un français oral très approximatif, un français « de la rue » : pour eux, cette maîtrise est difficile.

Comment leur venir en aide et leur permettre l'acquisition du français ? Il faut d'abord lever une barrière culturelle importante, celle de la vision pyramidale, hiérarchique dans la relation de l'étudiant à son professeur. J'explique à mes étudiants que je les accompagne, que nous formons un groupe et que je ne peux pas avancer sans eux. L'enseignement est un compagnonnage, un partenariat entre l'enseignant et l'enseigné.

L'important est d'apprendre en s'amusant. Le stress entraîne des blocages. Certains ne peuvent pas apprendre parce qu'ils ont vécu des situations épouvantables. Si, en plus de leurs traumatismes, on leur enseigne le français en tirant sur les rênes, on accroît le stress et l'apprentissage n'avance pas.

Présenter son pays, raconter des histoires vécues, partager ses impressions, ses émotions, écrire de petits poèmes traduits de la langue maternelle, exprimer par écrit ce qu'on n'ose pas dire oralement, partager un repas, participer à des soirées chansons et poésie, venir se reposer à la campagne, tout ceci crée des liens forts.

Un échange s'instaure : j'apprends beaucoup d'eux ; à chaque cours, a lieu une rencontre en quelque sorte. Leurs questions me mettent souvent face à mes propres limites et je dois inventer, c'est passionnant !

J'admire le courage de ces étudiants, jeunes ou moins jeunes, leur disponibilité, leur volonté de s'en sortir, leur appétit de vivre, leur capacité à rebondir malgré les difficultés.

Les accompagner est une aventure que j'adore car chacun d'eux est unique.